

Le souvenir de son humble début dans la vie lui fit toujours préférer, je crois, les simples témoignages de confiance à l'admiration exprimée à son de trompe. Au fait, est-ce qu'il n'en est pas ainsi de tous les grands hommes? A l'appui de cette opinion, me sera-t-il permis de relater à la Chambre un incident qui se produisit en 1935 lorsque le très honorable Ernest Lapointe vint dans ma ville du Cap-de-la-Madeleine pour adresser la parole à une assemblée organisée en ma faveur, au cours de l'élection de cette année-là. C'était la première fois qu'il rendait visite à ma ville. Il prit la parole devant un auditoire immense. En réalité, partout où il devait adresser la parole, la foule laissait toujours croire, par sa densité et son enthousiasme, qu'il s'agissait non pas d'une réunion municipale, mais, je dirais, d'une assemblée régionale ou provinciale. Avant la séance, comme je l'accompagnais vers l'estrade à travers la foule, une dame digne et âgée réussit à s'approcher de nous et me dit: "Je souhaiterais pouvoir dire un mot au ministre ou même le toucher." Je répétais ce qu'elle venait de me dire à M. Lapointe, qui s'arrêta, lui donna la main, et lui dit quelques mots, terminant par ces paroles prononcées avec émotion, comme le laissant deviner ses lèvres tremblantes: "Madame, vous me faites penser à ma mère. Merci."

Un cœur noble, une noble pensée. Et quand le plus grand des grands hommes d'aujourd'hui, le très honorable Winston Churchill, en arrivant récemment aux Etats-Unis, vit de ses yeux et sentit dans son cœur que tout le continent américain était ému par sa présence, lorsqu'il se rendit compte de la grandeur de la réception dont il était l'objet il pensa à celle qui lui avait donné le jour, et dit: "J'aurais aimé que ma mère fût présente ici." Vous aviez là un autre gentilhomme, animé de sentiments aussi élevés.

Le témoignage de confiance de la vieille dame, auquel je viens de faire allusion, avait créé une profonde impression dans l'esprit du feu ministre de la Justice. Il ne l'a pas oublié, bien qu'il ait sans doute oublié bien d'autres témoignages de vénération. Il a raconté ce fait à des amis et à quelques-uns de ses collègues en ma présence. A plusieurs reprises par la suite, lorsque j'avais l'occasion de le rencontrer au cours des sessions il me demandait en termes affables si mes gens étaient toujours du même avis. Ils l'étaient effectivement, monsieur l'Orateur.

En terminant je dirai que les habitants de ma circonscription, de ma province, et j'ajouterai de tout le Canada, avaient foi en Ernest Lapointe. Le 26 novembre dernier, lorsqu'on sonna le glas pour annoncer son trépas, lorsqu'on apprit la triste nouvelle que l'homme

[M. Brunelle.]

public le mieux aimé était mort, un cruel frisson s'empara de milliers de Canadiens qui se rendirent compte qu'une âme noble mais humble avait quitté ce monde. Ils comprirent qu'un apôtre honnête et zélé de la tolérance et de la bonne volonté venait de disparaître de la scène du pays qu'il avait si bien servi, de quitter les gens qu'il aimait, le peuple qui avait un si grand besoin d'hommes comme lui et son digne ami le premier ministre (M. Mackenzie King), deux vrais Canadiens, loyaux et fidèles l'un à l'autre et qui, comme Baldwin et Lafontaine, nous ont donné un exemple admirable d'un Canada uni.

(Texte)

M. JEAN-FRANÇOIS POULIOT (Témiscouata): Monsieur l'Orateur, j'ai écouté avec émotion les discours qui ont été prononcés par le très honorable premier ministre (M. Mackenzie King), l'honorable chef de l'Opposition (M. Hanson) et quelques autres de nos collègues pour rappeler la mémoire du grand disparu, l'ancien ministre de la Justice. Tous ces éloges étaient marqués au coin de l'éloquence, mais ils seraient futiles si nous ne gardions pieusement son souvenir.

M. Lapointe fut d'abord mon ami, il devint ensuite mon chef et il demeura mon ami bien qu'il fût mon chef. Il me faisait l'honneur de penser souvent comme moi. Je ne pouvais pas toujours penser comme lui parce que les opinions qu'il exprimait n'étaient pas toujours seulement les siennes mais aussi celles de ses collègues.

J'offre mes plus profondes condoléances à mon chef, le premier ministre du Canada, dans la cruelle épreuve qu'il vient de subir. Il suffit de feuilleter les journaux du mois d'août 1919 pour voir le rôle important du regretté M. Lapointe à la Convention libérale tenue ici même, à Ottawa, pour choisir un successeur à notre vieux chef, sir Wilfrid Laurier. Il y avait certains candidats dont les noms étaient mis en vedette par la haute finance, auxquels les journaux donnaient une publicité considérable, mais, dans cette salle où les délégués étaient réunis, le souvenir de Laurier était vivace. On pensait à lui tout le temps, et si M. Lapointe a obtenu tant de succès parmi les délégués de toutes les provinces dans son appel en faveur du chef actuel du parti libéral, c'est qu'il a déclaré aux délégués qu'il fallait choisir comme chef du parti libéral un homme qui avait été fidèle à Laurier, qui ne l'avait pas trahi, qui l'avait suivi dans la défaite et qui était prêt à suivre la tradition libérale qu'il avait établie. En faisant ainsi appel au souvenir de Laurier, M. Lapointe a contribué plus que n'importe qui